

L'ASSOCIATION DES AMIS DE PANAIÏ ISTRATI, UNE VICTOIRE SUR L'OUBLI

par Christian Delrue
Président de l'Association des Amis de Panaït Istrati

Du 16 au 18 octobre 2013, la Bibliothèque Nationale de Roumanie et le Musée National de la Littérature Roumaine à Bucarest, la Bibliothèque Municipale de Bucarest et la Bibliothèque Régionale Panaït Istrati de Brăila, ont organisées des journées pour célébrer les quatre vingt dix ans de la parution de Kyra Kyralina. Sollicité pour y présenter l'association lors des rencontres du 17 octobre à la Bibliothèque Nationale de Roumanie, Panaït Istrati un écrivain sans frontières, je suis intervenu sur le thème de l'oubli d'Istrati. Vous trouverez ci-dessous l'intégralité de la communication que j'avais préparée et que j'ai dû résumer du fait du nombre d'intervenants. Certains des amis de Panaït Istrati n'y figurent pas : soit ces amitiés sont antérieures à la période évoquée, soit elles me sont inconnues. Aussi c'est avec plaisir que je recevrai toutes les informations dont vous pourriez avoir connaissance quant aux personnes, célèbres ou non, qui ont côtoyé Panaït Istrati ou qui lui ont rendu hommage. Outre l'hommage aux amis fidèles d'Istrati et l'esquisse d'une histoire de l'association, cette synthèse se veut être une incitation à explorer le rayonnement d'une œuvre et d'une vie au carrefour des préoccupations du XX^e siècle qui nous interrogent encore aujourd'hui, tant au travers de leurs questionnements que par les amitiés qu'elles ont suscitées.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, chers amis de Panaït Istrati,

Je voudrais tout d'abord remercier Mme Elena Tîrziman, directrice générale de la Bibliothèque Nationale de Roumanie, ainsi que tous les organisateurs de ses trois journées d'avoir bien voulu m'accueillir. Je voudrais aussi au nom de tous les membres de l'Association des Amis de Panaït Istrati saluer votre assistance particulièrement celles et ceux qui ont œuvré à l'animation de notre association sœur en Roumanie.

Permettez-moi d'exprimer devant vous une certaine émotion à venir séjourner pour la première fois dans le pays de Panaït Istrati, à aborder les lieux chers à son cœur et à rencontrer son peuple. Aujourd'hui en votre présence il me semble entendre les propos qu'il tenait peu après son retour d'URSS :

« Une force invincible me pousse vers l'origine, vers mon village, mes marais, mon Baragan et les hommes simples qui souffrent depuis des siècles et souffriront sans doute des siècles durant... Redevenir un des leurs, les comprendre, les aider si je puis, me semble une plus grande œuvre que d'habiter Paris et de continuer à pondre des livres qui n'ont aucun sens puisqu'ils ne me permettent pas de soulager un peu la souffrance des hommes d'aujourd'hui. » Il y a cent ans Panaït Istrati arrivait pour la première fois en France où il était accueilli par un compatriote et son épouse, Georges et Marthe Ionesco, installés comme bottier à Paris. Le hasard des dates me fait emprunter cent ans plus tard le chemin inverse, certes dans d'autres conditions. Et depuis que je suis arrivé en Roumanie c'est un peu comme si j'avais rencontré toute la famille de Georges Ionesco tant votre accueil est chaleureux.

Dans le cadre du thème « Panaït Istrati écrivain sans frontières » mon intervention portera plus particulièrement sur l'oubli dont a été frappée son œuvre et sur les amitiés qui, au-delà de toutes les frontières géographiques et idéologiques, ont permis que, malgré tous les obstacles, elle ne soit pas ignorée. Je le ferai en distinguant trois périodes : de son vivant le temps de la calomnie entre 1929 et 1935, ensuite après sa mort de 1935 à 1967 la conspiration du silence et enfin de 1968 à 1999 le temps de la renaissance.

Mais aujourd'hui pourquoi parler encore de l'oubli d'Istrati au moment où vous venez le célébrer durant ces trois jours signifiant par là même une nouvelle victoire sur l'oubli ?

A la question d'un journaliste sur ses occasions manquées de rompre avec le parti communiste espagnol, Jorge Semprun, peu avant sa mort en 2011, répondit ceci : « le stalinisme est critiqué dès l'origine au sein même du mouvement ouvrier. Du côté des politiques comme du côté des intellectuels. Dans les années 1920-1930, il y a déjà des analyses et des témoignages sur les

mécanismes liberticides du bolchevisme. Je pense à la trilogie de Panaït Istrati, *Vers l'autre flamme*. » et il ajoute ces mots terribles : « Nous avons lu ce livre et puis... nous l'avons oublié. »

Aussi je voudrais profiter de ces journées pour rendre hommage à celles et ceux qui ne l'ont pas oublié en sollicitant votre indulgence de ne pas pouvoir les évoquer toutes et tous. Et j'espère que vous ne me tiendrez pas non plus trop rigueur de citer des noms auxquels je ne peux pas donner plus de vie dans le cadre de cette intervention ni d'omettre par ignorance certains de celles et de ceux qui ont œuvré pour le souvenir de Panaït Istrati, particulièrement en ce qui concerne votre pays. J'attends beaucoup de vous pour apprendre à mieux connaître Panaït Istrati et son œuvre.

Pour préparer mon voyage je me suis procuré la dernière édition d'un guide mondialement connu, Le Guide du Routard. A la section « Littérature et philosophie » de la rubrique « Personnages » du chapitre « Roumanie : hommes, culture, environnement », on y trouve huit noms mais pas celui d'Istrati qui n'a droit qu'à trois lignes du chapitre « Roumanie utile » pour *Les Chardons du Baragan*. Soyons juste, il est aussi signalé dans le passage consacré au cimetière Bellu de Bucarest mais c'est pour estimer que Panaït Istrati est « un peu perdu en si flamboyante compagnie »... ! Et pourtant n'y a-t-il pas lecture plus passionnante que ses récits de haïdoucs pour approcher un aspect important de l'histoire et de la culture roumaines. Faudrait-il penser qu'il n'a pas sa place au côté d'Emile Cioran, de Paul Celan, de Mircea Eliade, de Mihail Eminescu, de Benjamin Fondane, d'Eugène Ionesco, de Tristan Tzara et d'Elie Wiesel ?

En 1991 il se trouvait encore caractérisé comme écrivain fasciste auprès de Céline, Jünger et d'autres dans une carte de l'Europe au chapitre « Culture et dictature » d'un *Atlas culturel du XXe siècle* édité par une grande maison d'édition française. En 1999 un éditeur français de dictionnaires et d'encyclopédies bien connu publiait un ouvrage sous-titré « dictionnaire de la contestation au XXe siècle », *Le Siècle rebelle*, où il serait vain d'essayer d'y trouver ne serait-ce que le nom de Panaït Istrati.

Ces quelques exemples montrent qu'aujourd'hui encore et dans un passé récent, l'amnésie et la méconnaissance qui touchent l'œuvre d'Istrati perdurent dans le temps.

LE TEMPS DES CALOMNIES 1929-1935

Plus que pour tout autre écrivain, la postérité de Panaït Istrati a été étroitement liée pour le pire mais aussi pour le meilleur à des considérations idéologiques, à des conditions politiques, à des dispositions éditoriales, au rôle de l'amitié et à l'action associative. Dans le cas d'Istrati l'oubli a pris plusieurs formes si ce n'est toutes les formes possibles. Pour comprendre cet oubli il est non seulement nécessaire d'évoquer la campagne calomnieuse dont il a été la cible de son vivant depuis la fin de l'année 1929 mais il importe encore plus d'aller à la racine même de ce qui a provoqué cette campagne.

Depuis l'âge de 20 ans jusqu'à 46 ans Panaït Istrati a participé, sous une forme ou une autre à sa manière, au mouvement ouvrier roumain et international et a soutenu les espoirs soulevés par la révolution russe d'octobre 1917. En outre il a toujours accordé ses actes avec ses paroles et sa vie comme son œuvre sont toutes entières empreintes d'une exigence morale que l'on souhaiterait à beaucoup d'intellectuels. Après son voyage en URSS en 1929, il s'est opposé au cours stalinien que prenait le régime politique de la Russie soviétique qu'il a dénoncé dans son témoignage, *Vers l'autre flamme*. Il en revint profondément meurtri. A sa douloureuse déception est venu s'ajouter une campagne d'une extrême violence organisée par les staliniens qui l'ont accusé de trahir l'URSS. La plupart de ses amis s'y sont associés. Mais quels étaient les traîtres ? Ceux qui voyaient en Staline l'héritier de la révolution russe et du marxisme ou celui qui manifestait l'expression publique de son refus d'assimiler la politique de Staline au communisme ? Car c'est d'abord dans la trahison et ensuite dans la destruction du mouvement communisme par Staline et par ses épigones conjuguées avec les calomnies de ses anciens amis qu'il faut voir l'origine de l'oubli d'Istrati. Cette campagne a redoublé jusque peu après sa mort en 1935 notamment à la parution de ses articles qui ont été publiés dans *La Croisade du Roumanisme* et que personne n'avait lu en France. La virulence de ces attaques avait même réussi à semer le trouble dans l'esprit de certains de ceux avec qui il était le plus familier. Accusé d'être devenu fasciste et antisémite, il était un paria pour le plus grand nombre de ses anciens amis de gauche. Peu lui ont apporté leur secours.

En premier lieu je voudrais citer ici, tout en m'excusant de la sécheresse d'une telle énumération, les amis fidèles qui l'ont connu et qui l'ont soutenu sans pour autant avoir partagé tous ses jugements : le photographe ambulant de Nice Antoine Bernard, le critique littéraire suédois Ernst Benz, le photographe peintre et dessinateur suisse Henri-Paul Boissonnas qui a illustré *Tsatsa Minnka*, le futur éditeur libraire et responsable du fonds des gravures originales du Musée des Beaux-Arts de la commune suisse du Locle Charles Chautems, l'écrivain poète et critique Jean Desthieux, le poète et graphologue suisse François Franzoni, Julian Gorkin dirigeant du Parti Ouvrier d'Unification Marxiste espagnol, l'écrivain directeur de la revue Europe et correcteur de ses manuscrits Jean Guéhenno, le journaliste roumain émigré aux Etats-Unis Isaac Horowitz qui lava Istrati de toutes accusations d'antisémitisme dans un livre écrit en yiddish et publié à New-York en 1940, *Jours et nuits avec Panaït Istrati*, l'écrivain prolétarien et journaliste belge Pierre Hubermont, le bottier Georges Ionesco et sa femme Marthe émigrés roumains qui les premiers l'ont accueilli à Paris il y a tout juste cent ans, l'écrivain Josué Jéhouda qui lui a fait connaître l'œuvre de Romain Rolland et qui a collaboré à l'écriture de *La Famille Perlmutter*, l'écrivain Joseph Jolinon, l'écrivain hollandais Adrien-Michel de Jong, le grand écrivain grec Nikos Kazantzaki et Eleni Samios-Kazantzaki ses compagnons de voyage en URSS, le romancier et journaliste Joseph Kessel, l'écrivain Frédéric Lefèvre directeur des *Nouvelles Littéraires*, Jacques-Henry Lévesque poète écrivain fondateur de la revue *Orbes*, le journaliste et dirigeant du Parti Socialiste du Pérou José Carlos Mariategui qui contribua à faire connaître son œuvre dans toute l'Amérique Latine, Marcel Martinet qui, en 1921, a publié dans le quotidien communiste *L'Humanité* le premier récit d'Istrati *Nicolai Tziganou*, Jacques Mesnil journaliste critique d'art anarchiste, l'autre ami grec Apostolis Monastirioty avec lequel il chantait le refrain de *Nerrantsoula* dans « le sous-sol de l'Amitié » de Georges Ionesco, l'intellectuel et dirigeant trotskyste Pierre Naville, Pierre Pascal collaborateur de Lénine historien spécialiste des mondes slaves accusé par la presse stalinienne d'être un des auteurs de *Vers l'autre flamme*, le musicien suisse Arthur Parchet, Magdeleine Paz journaliste et écrivain opposante au stalinisme, le peintre et dessinateur Charles Picart Le Doux qui illustra *Kir Nicolas* et *Codine*, le romancier et ardent défenseur de la littérature prolétarienne Henry Poulaille, le peintre et dessinateur belge George van Raemdonck, les propriétaires de l'hôtel-pension « Les Sapins » de Menton Jean et Solange Reiss, Romain Rolland malgré tout qui l'avait lâché en 1929 mais qui avait refusé de s'associer aux calomnies organisées par Barbusse et les siens, le révolutionnaire romancier et journaliste Victor Serge opposant au stalinisme, Jean Stanesco un des plus anciens de ses amis qui deviendra le co-créateur de notre association, Boris Souvarine fondateur du Parti Communiste en France et opposant au stalinisme, le journaliste peintre et militant socialiste Jean Texcier auteur d'un célèbre portrait d'Istrati publié en frontispice de l'édition originale de *Pour avoir aimé la terre...*, l'anarchiste et syndicaliste Maurice Wullens directeur de la revue *Les Humbles*.

Dans la Roumanie des années 30 alors qu'il était attaqué par les staliniens et les fascistes unis dans une même haine, seul un petit nombre lui a manifesté sa solidarité parmi lesquels les écrivains Démosthène Botez, Camil Petrescu, Cezar Petrescu et Mihail Sadoveanu. Les derniers mois avant sa mort, le jeune journaliste Alexandre Talex fut le dernier des amis fidèles. Avec une courageuse et constante générosité il consacra toute sa vie à son souvenir, à la connaissance de son œuvre et à sa diffusion. D'autres l'ont soutenu que je me dois de citer même si je n'ai pu avoir connaissance de la manière dont cette solidarité s'est exprimée : Petre Bellu, la poétesse Otilia Mironescu, Liviu Rebreanu, Ionel Teodoreanu et le poète et auteur de théâtre Georges Topârceanu.

Mais la première place revient à une jeune femme, Margareta Izescu, que Panaït Istrati avait épousée en 1932. Certains ici qui l'ont connue pourront témoigner de sa bonté d'âme et de son courage face aux pires conditions des trois dernières années de l'existence d'Istrati que sa présence a contribué à adoucir. Un mois après la mort d'Istrati dans une très émouvante lettre au fidèle ami Isaac Horowitz, Marga Istrati écrivait : « Dans notre génération il était le plus grand de tous [...] Et je sais que très bientôt le monde s'en rendra compte. Même ceux qui l'ont offensé comprendront que son seul défaut était de les avoir trop aimés. A la fin il leur a pardonné à tous. » et elle ajoutait : « Ah ! si je pouvais te voir, ce serait comme si je voyais une partie de mon grand Panaït. Mais tu es si loin ! Si j'avais de l'argent, j'aurais fait le tour de tous les endroits au monde où il a laissé une partie de son âme et je suis certaine qu'en toi j'en trouverais la plus grande partie ». Le souhait de Marga Istrati est aujourd'hui

exhaussé car on trouvera toujours dans le monde une part de Panaït Istrati dans celles et ceux qui lui resteront fidèles.

Celles et ceux qui ne l'ont pas abandonné mériteraient une étude consacrée à leurs rapports avec Panaït Istrati. D'une certaine manière on peut dire qu'ils sont les pierres fondatrices de l'association qui verra le jour en décembre 1968.

LA CONSPIRATION DU SILENCE 1935-1968

Il serait injuste de ne pas mentionner ici les quelques rares voix qui, de 1935 à 1968, briseront la chape de plomb de la conspiration du silence qui frappa l'œuvre de Panaït Istrati après le temps des calomnies.

Au centre de celles-ci se détache la voix discrète et tenace du grand bâtisseur que fut Alexandre Talex dont le rôle pour le devenir de la postérité de Panaït Istrati et pour l'histoire de notre association fut immense et irremplaçable. Dans les conditions extrêmement difficiles de la dernière année de la vie d'Istrati, il ne s'est trouvé qu'une seule main secourable pour lui permettre de s'exprimer, celle d'Alexandre Talex un jeune journaliste passionné de littérature et fortement marqué par la lecture de *La Trahison des clercs* de l'essayiste français Julien Benda. Ils s'étaient rencontrés à la suite de la publication d'une chronique qu'Alexandre Talex avait écrite sur *Le Bureau de placement pour une revue, La Croisade du Roumanisme*, dont il était le responsable littéraire. Il lui propose alors d'écrire en toute liberté et en toute indépendance dans cette revue. Courageusement, de la mort d'Istrati en 1935 à 1943, Alexandre Talex commence à traduire et fait éditer plusieurs œuvres de Panaït Istrati jusque sous le gouvernement fasciste et antisémite de Ion Antonescu dominé à ses débuts par la Garde de fer d'Horia Sima. Il lui consacre une première courte biographie publiée en 1944.

Pendant ce temps en France un exilé roumain, Ion Capatana, donne en 1941 une première traduction des articles d'Istrati parus dans *La Croisade* et publie en une défense d'Istrati, *Panaït Istrati ou l'homme qui n'a adhéré à rien*, présentée par le poète essayiste et romancier Philéas Lebesgue.

Deux éditeurs avaient continué à éditer ses récits dans des collections populaires, « Le Livre de demain » chez Fayard et « Le Livre Moderne Illustré » chez Ferenczi jusqu'à la fin des années quarante. Ces ouvrages étaient illustrés par des dessinateurs et des graveurs dont les noms ont aussi toute leur place ici : Maurice Delavier, Michel Jacquot, Valentin Le Campion, Jean Lébédéf, François Quélvée, Jean Renefer et Ambroise Thébault. En 1947 paraissait une très belle édition d'art des *Chardons du Baragan* avec des illustrations originales en couleurs de Louis Screpel. Les Presses Universitaires de France ayant racheté Rieder, le principal éditeur français de son œuvre ont réédité *Kyra Kyralina* et *Codine* à la faveur de la sortie de deux adaptations cinématographiques de ses œuvres, *Les Chardons du Baragan* par Louis Daquin en 1958, et *Codine* par Henri Colpi en 1963 qui deviendra un des plus fidèles amis de Panaït Istrati dans notre association. En Suisse les éditions Rencontre et le club de livres de Lausanne, La Guilde du Livre, n'ont pas oublié pas Istrati. En 1951 Henry Poulaille donne une très belle préface à *Oncle Anghel* pour le Club français du Livre. Le chanteur Georges Brassens, quelques rares écrivains et critiques comme Marcel Arland, Bénigno Cacérès, Jean Cassou, André Dhotel, Louis Guillaume, Kléber Haedens, Hubert Juin, Jean Malrieu, Paul Morelle, Michel Ragon et Edgard Reichman, rendent compte de son œuvre et témoignent de l'homme et pour l'homme.

En Roumanie la censure d'état de la dictature stalinienne de Gheorghe Gheorghiu-Dej n'a permis que ne commence à être éditée certaines œuvres d'Istrati qu'à partir de 1957. Sous le népotisme nationaliste néo-stalinien de Nicolae Ceausescu ont commencé à paraître en 1966 des œuvres choisies en plusieurs volumes dans des traductions qui dénaturaient ses œuvres. Fruit d'une récupération idéologique d'Istrati au service de la « roumanité », ces éditions n'ont pu voir le jour qu'au prix d'une altération et d'une omission qui ne sont que d'autres formes de l'oubli. Les traductions roumaines d'Istrati considérées comme « insuffisantes » sur le plan d'une certaine « pureté » de la langue roumaine n'avaient pas été jugées dignes d'y figurer. Néanmoins il faut savoir gré à cette édition, due à Alexandre Oprea directeur du Musée de la Littérature Roumaine et à Eugen Barbu pour les traductions, d'avoir pu donner à lire de nouveau Istrati après une période de l'histoire roumaine où il avait été banni et ignoré.

LE TEMPS DE LA RESURRECTION ET DU RENOUVEAU 1969-1999

Il aura fallu attendre 33 ans pour que le temps du renouveau succède enfin à celui du silence. De 1969 à 1999, bravant les embûches de tous ordres, s'engouffrant par toutes les brèches, l'Association des Amis de Panaït Istrati avec l'aide de chercheurs et d'étudiants de toutes disciplines et de toutes nationalités allait lui rendre justice.

Durant cette période où les lecteurs avaient toutes les peines pour trouver ses livres, Margareta Istrati eut l'idée de vouloir les regrouper chez un même éditeur. C'est ainsi qu'en 1967, par l'entremise de Joseph Kessel, elle rencontra Roger Grenier écrivain et éditeur chez Gallimard qui lui proposa de la réaliser dans cette maison d'édition. Ainsi selon l'expression de Joseph Kessel, Panaït Istrati allait enfin sortir « *des limbes des écrivains aux livres introuvables* » par la publication de 1968 à 1970 de quatre forts beaux volumes reliés dont les illustrations des plats et des dos des reliures évoquaient le chatoiement colorés des vêtements traditionnels roumains. A sa manière *Le Figaro Littéraire* de l'époque pouvait titrer : « *L'étoile fantasmée de Panaït Istrati brille de nouveau* ».

C'est à ce même moment qu'allait être fondée en décembre 1968 l'Association des Amis de Panaït Istrati par Edouard Raydon assisté d'un ami avocat Georges Longuet et bientôt rejoint par Jean Stanesco. Edouard Raydon écrit la première approche biographique d'Istrati en langue française, *Panaït Istrati vagabond de génie*, préfacée par Joseph Kessel en 1968. Il publie de 1969 à 1975 les premiers cahiers de notre association qui contribuèrent à faire connaître et à populariser l'œuvre d'Istrati. Jean Stanesco sera le premier lien vivant entre Panaït Istrati et l'association. Peu après son décès Alexandre Talex lui rend hommage en 1977 dans des termes que je lui emprunte en vous les résumant très brièvement. Jean Stanesco originaire d'une famille nombreuse et très pauvre de Ploesti a connu Panaït Istrati dans le milieu socialiste de sa ville natale. Il arrive à Paris en 1925 et il fréquente les roumains qui se rencontrent dans la boutique du bottier Georges Ionesco où il retrouve Istrati dont il devient un ami très proche. Il accueillait avec chaleur les émigrés roumains qui venaient le voir. Il contribue en 1952 par l'envoi régulier de médicaments en Roumanie à ce que Margareta Istrati, hospitalisée au sanatorium de Filaret, retrouve la santé.

En 1970 paraît chez l'éditeur François Maspéro le livre qui reste toujours aujourd'hui le livre de référence sur Istrati, *Panaït Istrati un chardon déraciné*, de Monique Jutrin-Klener membre de l'association et collaboratrice de ses bulletins et de ses Cahiers dès 1969.

En 1975 Marcel Mermoz prend la relève d'Edouard Raydon à la présidence de l'association. En 1971 il réalise son rêve d'adolescence : aller en Roumanie sur les traces de Panaït Istrati. En compagnie de Christian Golfetto il va rencontrer Alexandre Talex qui ne l'appellera plus que « son frère Mermoz ». Alexandre Talex allait désormais être le pont qui reliera la Roumanie à la France pour le renouveau des études istratiennes. Rien ne définit mieux l'association que ces quelques mots de Marcel Mermoz : « *Autodidacte, vagabond dans ma jeunesse, j'ai une manière bien particulière d'aimer Istrati et de mener le combat pour sa réhabilitation. Panaït n'était pas simplement un grand écrivain, mais un grand frère qui a exprimé l'éternelle plainte des révoltés souffrants, des vaincus, de ceux que la société a entraîné dans le marécage social et qui n'ont aucune chance de s'en dégager. Istrati est mort vaincu, désespéré, calomnié par des hommes en proie au délire stalinien. Notre tâche sacrée, c'est de mettre à jour les mécanismes de cette machine infernale afin de laver la mémoire du grand écrivain d'une manière définitive.* »

Le bulletin de l'association accueille le dossier « Panaït Istrati à la Sigouranza », rendu public en 1974 par Alexandre Oprea dans la revue roumaine *Manuscriptum*. Ainsi était rendu justice à Panaït Istrati des accusations mensongères et calomnieuses colportées contre lui par les staliniens depuis plus de trente ans. Lentement les roumains de cette époque voyaient se lever un coin du voile et commençait à pouvoir se réapproprier la vérité sur un de leur plus grand écrivain. Mais s'il n'était plus un agent de la Sigouranza, il restait encore un fasciste, un antisémite et un ennemi de la révolution russe et du communisme. Son témoignage sur l'URSS demeurait interdit de publication dans les pays du mensonge stalinien et n'avait pas été réédité en France. C'est alors que l'association sous l'impulsion de Marcel Mermoz prit une initiative capitale : publier *Vers l'autre flamme*. Ainsi vit le jour en 1977, sous l'égide de la Fondation Panaït Istrati créé à cet effet en 1975 par Margareta Istrati, Marcel Mermoz et Alexandre Talex, une réédition artisanale à 500

exemplaires accompagnée d'importants documents annexes 46 ans après l'édition originale introuvable. L'éditeur Christian Bourgois la publiera en 1980 dans la collection 10/18 et elle sera reprise en 1987 dans la collection Folio essais des éditions Gallimard en liaison avec l'association. Cette édition toujours rééditée reste la seule édition de référence de langue française sur ce que certains avaient appelé « le cas Istrati ». Le 21 avril 1978 le journal *L'Humanité* par la voix de Claude Prévost reconnaît « le rôle glorieux (mais ingrat !) du pionnier » sans néanmoins que cette tardive reconnaissance ne puisse effacer les calomnies proférée par un rédacteur anonyme de *L'Humanité* du 17 avril 1935 annonçant la mort d'Istrati... De son côté en 1979 le XI^e Congrès du Parti communiste roumain salue Panaït Istrati comme l'un des « *grands originaux de la littérature roumaine* »... Mais il faudra attendre 20 ans et la chute du régime de Ceausescu pour que paraisse en roumain *Vers l'autre flamme* qui ne sera publié dans l'ex-URSS qu'en 1991 après 62 ans d'interdiction...

D'autres activités marquent la vitalité et l'audience de l'association. En 1977 l'association lançait un appel à l'aide aux sinistrés du tremblement de terre qui avait frappé la Roumanie en mars et recueillait des fonds pour marquer sa solidarité envers le peuple roumain. Un Comité d'honneur présidé par Joseph Kessel regroupera des écrivains, des intellectuels parmi lesquelles Roger Dadoun, Jean-Marie Domenach, Georges Friedmann, Roger Grenier, Armand Lanoux, Edgard Morin, Eléni Samios-Kazantzaki, Henri Thomas, Vercors. Après le symposium international de Menton en 1967 consacré à l'écrivain espagnol Vicente Blasco Ibanez et à Panaït Istrati, deux colloques internationaux sont organisés, l'un à Nice en 1978 l'autre à Paris en 1980. Les éditions Gallimard commence la publication de toute l'œuvre d'Istrati dans la collection de poche grand public Folio. Le peintre et graveur Vasile Pintea illustre une édition d'art des *Chardons du Baragan* édité par Les Pharmaciens Bibliophiles en 1981 et en Roumanie paraît *Comment je suis devenu écrivain*, une très importante anthologie de textes autobiographiques de Panaït Istrati choisis, traduits et annotés par Alexandre Talex. Toujours en Roumanie, une nouvelle édition intégrant cette fois les versions roumaines d'Istrati commence à voir le jour, sous la direction d'Alexandre Talex, à partir de 1982.

La même année après le décès de Marcel Mermoz, Georges Godebert, producteur d'émissions radiophoniques à France-Culture devient président de l'association avec Ilinca Barthouil-Ionesco et Henri Courbis comme vice présidents et Pierre Accard comme trésorier. En 1980 Georges Godebert réalise *Les Chardons du Baragan* dans une adaptation de Stéphane Frontès et une série d'entretiens avec Roger Dadoun, *Autres flammes pour Panaït Istrati*. En 1984 sont reprises sur France-Culture ses réalisations d'*Oncle Anghel* et de *Cosma* adaptées par Roger Grenier en 1971 avec une musique d'Harry Brauner, le frère du peintre surréaliste Victor Brauner. En 1983 Roger Dadoun coordonne un important n° de la revue *L'Arc* consacré à Panaït Istrati et édité par Jean-François et Zoé Guesnier.

Mais la grande affaire qui va occuper Georges Godebert ce sera l'organisation des manifestations du centenaire de la naissance de Panaït Istrati dont le couronnement sera la publication de l'ouvrage, *Panaït Istrati notre contemporain « Le Livre du Centenaire 1884-1984*, publié en 1986 par l'association et l'éditeur Edisud, reprenant notamment l'essentiel des communications des colloques de Valence, de Nice et de Paris de l'année 1984. Dans le bulletin de l'association Alexandre Talex rend compte pour les lecteurs français des nombreuses manifestations qui se sont déroulées en Roumanie en saluant le retour « à la lumière du jour » de Panaït Istrati et de son œuvre « après une longue nuit préméditée qui a duré presque 40 ans » et « le travail accompli jusqu'à présent ». Les éditions Gallimard publie un recueil d'articles autobiographiques de Panaït Istrati établis et présentés par Alexandre Talex en 1984, *Le Pèlerin du coeur*. La même année les éditions Grasset réédite *Les Chardons du Baragan* dans la collection de poche Les Cahiers Rouges et le dictionnaire Larousse l'accueille en 1985. David Seidmann publie *L'existence juive dans l'œuvre de Panaït Istrati* avec une éclairante analyse des « *ambigüités* » de sa collaboration à *La Croisade du Roumanisme*.

Avant de devenir président de l'association en 1987, Christian Golfetto, qui en est le secrétaire, va créer en 1985 une importante revue annuelle, *Les Cahiers Panaït Istrati*, dont il sera le maître d'œuvre et le directeur des treize fort volumes qui paraîtront jusqu'en 1996. En 1987 dans un n° triple des *Cahiers Panaït Istrati* sort des presses la tant attendue correspondance intégrale de Panaït Istrati et Romain Rolland établie et annotée par Alexandre Talex, préfacée par Roger

Dadoun et présentée par Christian Golfetto. En mars 1989 sur une proposition de Roger Dadoun se tient à Valence un colloque sur le thème Panaït Istrati et les révolutions dont les communications seront publiées dans le n° 7 des *Cahiers Panaït Istrati* présentés par René Marchisio. L'ouvrage d'Elisabeth-Sanda Geblesco, membre du comité de rédaction des Cahiers, *Panaït Istrati et la métaphore paternelle*, préfacé par Jean Bellemin-Noël, paraît aux éditions Anthropos en 1989. L'année 1990 verra la belle réalisation d'un Cahier Panaït Istrati spécial sur beau papier d'une anthologie de textes d'Istrati choisis et présentés par Michel Polac, *Panaït Istrati : ce que je fus*. Un recueil de textes politiques, d'entretiens et de textes littéraires choisis et présentés par Daniel Lérault sont édités par les éditions Plein Chant d'Edmond Thomas en 1991. De 1985 à 1993 la maison d'édition de Francfort liée au mouvement ouvrier syndical allemand, la Büchergilde Gutenberg, publie l'édition de référence en langue germanique des œuvres d'Istrati en 14 volumes sous la direction d'Heinrich Stiehler, professeur au Département des Langues romanes de l'Université de Vienne, membre du comité de rédaction des *Cahiers Panaït Istrati*, auteur en 1990 d'une monographie *Panaït Istrati, delà difficulté de raconter la vie*, et aujourd'hui vice président de l'association. Progressivement une nouvelle équipe se constitue autour de Christian Golfetto et de Jean Hormière comme vice président. Frédéric Ranson en sera le secrétaire de 1987 à 1989. Dominique Foufelle, journaliste, et Laurence Avinen, auteur d'un mémoire de maîtrise sur la réception de Panaït Istrati en France entre 1924 et 1935, lui succéderont. Quelques temps avant le mouvement qui verra en Roumanie la fin de la dictature de Nicolae Ceausescu, Christian Golfetto s'exprimait ainsi : « [...] chez Panaï Istrati la démarche de l'écrivain, définissant l'Art comme expression de la Beauté, et celle du Combattant pour la justice se fondent [...] dans un même mouvement. Un mouvement, qui est un appel aux âmes généreuses et éprises de pureté de tous les vaincus, pour qu'ils se redressent et bâtissent ensemble ce monde à venir, où " l'homme nouveau" découvrira " l'autre flamme" de la fraternité universelle ».

L'appel d'air démocratique consécutif au renversement du régime de Ceausescu voit naître en 1990 l'association roumaine des amis de Panaït Istrati avec, entre autres, Maria Cogalniceanu, Corina Costopol, Mugur Popovici, Liliana Somfalean, Camelia Stanescu, Alexandre Talex, Dan Ursuleanu et Teodor Vârgolici qui avaient déjà contribué à enrichir de leurs apports l'association française. Camelia Stanescu en est l'infatigable et toujours ardente présidente. Aussi vous ne m'en voudrez pas de ne simplement qu'évoquer la création de votre association dont il revient naturellement à Camelia Stanescu de vous présenter les nombreuses réalisations.

En 1991 Dominique Foufelle devient présidente de l'association et en 1992 rédactrice en chef des *Cahiers Panaït Istrati* auxquels elle donne un souffle nouveau. Anneke Walters, auteur d'un mémoire de maîtrise sur la notion de justice dans l'œuvre et la vie de Panaït Istrati à l'université de Groninge au Pays-Bas, prend la responsabilité du bulletin. Jean Hormière recueillait les émouvants et importants souvenirs de Margareta Istrati en 1988 qui seront publiés dans le Cahier n° 9 de 1992. Roger Dadoun postface *Isaac le tresseur de fil de fer* introuvable depuis 1927 que réédite en 1993 Maurice Born, créateur des éditions Canevas. René Marchisio rédige une présentation de Panaït Istrati destinée à la jeunesse, *Panaït Istrati ou la violence du cœur*, et éditée par La Bibliothèque de Travail diffusée dans sept mille bibliothèques de collèges et de lycées en 1994. Cette même année Michel Ragon, auteur d'une histoire de la littérature prolétarienne de langue française, préface le dossier du Cahier n° 11 dirigé par le chercheur ukrainien Sergueï Feodossiev sur les 16 mois de voyage d'Istrati en URSS et agrémenté d'une chronologie mois par mois due à Jean Hormière. Dominique Foufelle sera la cheville ouvrière d'un nécessaire et éclairant hommage aux femmes dans la vie et dans l'œuvre d'Istrati qui sera le thème du Cahier n° 12 de 1995, année où Jean Hormière succède à Dominique Foufelle à la barre de l'association.

Jean Hormière, membre de l'association depuis 25 ans, professeur, voyageur cinéaste, a été lecteur à l'université de Cluj-Napoca. Depuis sa première communication au colloque de Nice en 1978 sur Panaït Istrati et Jack Kerouac il n'avait cessé d'apporter ses importantes et irremplaçables contributions aux bulletins et aux Cahiers jusqu'au dernier *Cahiers Panaït Istrati* paru en 1995 qu'il a entièrement conçu. Ce Cahier laissait augurer de la richesse des futurs numéros si la mort ne nous l'avait pas soudainement enlevé en 1996 dans sa quarante septième année. Dans un bulletin il écrivait : « le désir de relire Istrati est d'abord ce qui nous rassemble, mais aussi une manière d'être réfractaire, une façon d'être révolté, une passion commune et qui se garde de la violence ». Sa disparition

prématurée nous prive de ses grandes compétences de chercheur, de sa gentillesse et de son attention aux autres. Ces capacités, rarement réunies dans une même personne, en faisaient le président qui avait toutes les qualités pour mener notre association jusqu'au premier quart d'un XXI^e siècle ébranlé par toutes les questions non résolues du siècle dernier et auxquelles s'était confronté Panaït Istrati. Son décès plonge l'association dans une profonde détresse.

Dominique Foufelle, Martha Popovici et Jeanne-Marie Santraud assureront la parution de cinq bulletins jusqu'en 1999 pendant que Christian Golfetto occupe à nouveau la présidence. Les archives de l'association sont regroupées et transférées dans une institution spécialisée l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine. Le bulletin du printemps 1998 publie un article sur Panaït Istrati et l'édition roumaine s'appuyant sur la nouvelle édition bilingue de référence des œuvres d'Istrati dirigée par Zamfir Bălan. En 1998 Hélène Lioult réalise un film, *Panaït Istrati, écrivain vagabond 1884-1935*, pour la série « Un Siècle d'Écrivains » que produit et diffuse sur le petit écran la chaîne de télévision France 3. Le dernier bulletin rend un émouvant hommage à Alexandre Talex qui vient de mourir le 17 novembre 1998. A défaut d'une nouvelle équipe qui prenne les rênes de l'association, celle-ci est mise en sommeil en 1999 sans être dissoute en attendant des jours meilleurs après avoir publié 94 bulletins et 13 cahiers d'amitié, d'études et de recherches. Christian Golfetto assumera les réponses aux diverses correspondances reçues jusqu'à l'an dernier où j'ai proposé que se tienne une assemblée générale de renouveau.

En 2002 aux éditions de L'Harmattan paraît *Les Haïdoucs dans l'œuvre de Panaït Istrati* sous la direction de Daniel Lérault avec les contributions d'Elisabeth Geblesco, Monique Jutrin-Klener, Hélène Lenz, Martha Popovici, Catherine Rossi et Jeanne-Marie Santraud qui explorent l'univers historique et légendaire sur lequel se fonde l'une des originalités des œuvres d'Istrati.

En 2006 Maria Cogălniceanu publiera dans une édition bilingue une somme de chaleureux portraits des membres de l'association, *Istrati après Istrati documents récents inédits*, chez Limes.

J'aurai voulu citer les noms de tous les anneaux de cette chaîne qui, par notre association, a permis qu'Istrati ne soit pas oublié mais le temps qui m'est imparti ne me permet pas de le faire maintenant. Et même si pour certains d'entre vous quelques-uns des noms que j'ai mentionnés n'évoquent que d'imprécises ombres, je me devais qu'ils soient prononcés ici en Roumanie au moment où vous célébrez les 90 ans de *Kyra Kyralina*. Car d'une manière ou d'une autre, aussi inconnus et humbles soient-ils, ils appartiennent autant à votre patrimoine qu'à celui de l'honneur de l'humanité toute entière. Ils ont été, ils sont comme les voix que ne pourront pas ignorer les chercheurs qui dans l'avenir viendront enrichir et renouveler la connaissance de l'œuvre d'Istrati. Il fallait aussi rendre justice à celles et à ceux qui ont rendu justice à Panaït Istrati. Et si par un passé maintenant heureusement lointain l'oubli d'Istrati a pu prendre plusieurs de ses formes les plus iniques, abandons par ses anciens amis, trahisons, injures et calomnies, conspirations du silence, omissions, falsifications, censures intellectuelle et idéologique, censures d'état, il n'en reste pas moins que cet oubli se manifeste encore aujourd'hui sous sa forme la plus banale.

Je voudrais terminer par une dernière remarque qui revient souvent lorsqu'il s'agit d'écrivains s'exprimant dans une langue qui n'est pas leur langue maternelle, et peut-être plus particulièrement pour Istrati. Alors Panaït Istrati, écrivain roumain d'expression française ou écrivain français conteur roumain ? Panaït Istrati était profondément internationaliste, son œuvre est profondément universelle. Panaït Istrati appartient tant au patrimoine de la littérature roumaine qu'à celui de la littérature française. Mais comme tous les grands écrivains, il appartient encore plus au patrimoine de l'humanité. Panaït Istrati aurait certainement fait sien les mots d'un autre grand écrivain. Un écrivain dont le pays aux confins de l'Europe a un regard tourné vers les peuples des Amériques comme le pays d'Istrati, à l'autre des confins de l'Europe, a un regard tourné vers les peuples de l'Orient. L'écrivain portugais Miguel Torga auquel pour conclure j'emprunterai la belle et forte expression aussi juste qu'imagée : « *L'universel, c'est le local moins les murs* ».

Je vous remercie de votre attention.

Nota bene : Cette communication a été publiée dans le n° 2 - hiver 2013 - du bulletin de l'Association des Amis de Panaït Istrati, Le Haïdouc. Reproduction autorisée sous réserve d'en indiquer la source.